

Recueil inspiré de

***La Jeune Femme et la mer***

de

Catherine Meurisse

(p. 40)

Hors collection DARGAUD, 2021.

Ces textes ont été créés par des élèves de troisième année du Collège Rousseau  
durant une semaine d'atelier d'écriture qui a eu lieu du 13 au 17 février 2023  
à la Maison Rousseau et littérature (Genève, Suisse)

Les élèves ont eu l'occasion de travailler pendant leur semaine d'atelier d'écriture avec des auteur.e.s, romand.e.s dont Anne-Sophie Subilia. Cette dernière leur a proposé d'écrire à partir d'une planche de bande dessinée. Les élèves ne savaient pas (encore) de quelle bande dessinée il s'agissait. Elles et ils l'ont découverte via cette planche.

La consigne, reçue en deux temps, était la suivante :

- Après observation de la planche, les élèves par groupe de deux devaient noter leurs impressions sous forme de mots-clefs sur un document commun
- Chaque élève devait écrire un texte narratif en imaginant que quelque chose allait se produire peu de temps après dans ce décor...

Les textes rassemblés ici sont le fruit de cet exercice.

D'un texte à l'autre et dans un jeu d'échos surprenant né du dessin, les élèves ont su notamment dépeindre la présence discrète, mais ô combien essentielle d'animaux ou d'un elfe ; les particularités de l'aube – entre suspension et mouvement, entre ombre et lumière, entre mort et vie – ; une forme de mélancolie ; une attirance pour l'eau ou encore des parquets qui craquent...

## Éveil

Silence.

Souffle automnal.

Respiration lente.

Froissement de feuillage, clapotis de l'eau.

Quelqu'un marche sur le givre. Le givre qui a recouvert l'univers pendant que la Nuit avait endormi le monde. Les arbres sont encore somnolents.

Et lui il court.

Silence.

Il effleure le sol, ne semble pas le toucher.

Éclair rouge sur fond bleu.

Soudain il s'arrête. Hume l'air glacé d'octobre. Ses oreilles se dressent. La brise porte le parfum des vieux pins, doux et boisé.

Les roseaux frissonnent, caressés par la brise.

Bruissements.

Doucement, doucement, le monde s'éveille. À son tour, Aurore l'effleure de ses doigts de rose.

Il monte à la cime du vieux pin pour mieux l'observer teinter le ciel d'un orange pâle.

Curieux, le petit écureuil assiste aux premières inspirations matinales.

Lina Grosset

## Cette Aube-ci

Il faisait nuit quand les cris ont commencé. Maintenant, alors que le soleil commence à colorer le ciel, ils inondent encore l'immensité montagneuse. Ils ne brisent pas la tranquillité du matin, ils sont dans l'ordre des choses, dans l'ordre du vivant. Par les fenêtres, les ombres, à contre-jour, s'agitent. Elles font penser aux estampes qui décorent les murs de la bâtisse. D'autres voix se mêlent aux cris. Elles sont inintelligibles mais encourageantes, elles s'échappent faiblement des murs, porteuses de nouvelles. En dehors de la maison, qui tremble d'agitation, rien ne bouge. Le froid a givré l'air, les odeurs et le temps.

D'un coup soudain, qui fait presque sursauter, les cris s'arrêtent. Ils sont rapidement remplacés par un autre son. Un son qui émeut, qui fait rire et qui tire des larmes même au plus stoïque. C'est le son qui suit la première bouffée d'air, le premier contact avec le monde.

Peu après, une femme sort. (Elle va chercher de l'eau.) Elle est le signal du réveil du monde. Les oiseaux commencent à chanter, les truites s'agitent dans le lac, le cerf court dans les bois. Le soleil apparaît complètement dans le ciel.

La pause du temps a pris fin.

Pénélope Jaquet

## Valse d'hiver

Le vent soufflait sur les feuilles comme l'on souffle sur des bougies d'anniversaire. Le hululement d'un hibou, pareil à une chanson festive, les remerciait du temps qu'elles avaient passé sur leur arbre et leur demandait gentiment de s'en aller.

Quand on souffle sur des bougies, il y en a souvent une ou deux qui résistent, qui ne s'éteignent pas. Alors on souffle, encore et encore, toujours plus fort, jusqu'à ce qu'elles finissent par s'éteindre, laissant derrière elles un souffle gris.

Les feuilles, elles, sont différentes. Elles ne partent pas en laissant de la fumée, comme pour montrer leur colère. Elles tournent dans le vent, elles dansent, chantent la vie.

Une fois par terre, elles colorent le sol. Elles lui donnent des airs de rouge, de vert, de brun, aussi. Elles le tapissent, le prennent dans leurs bras.

Pourquoi être en colère? Au printemps, elles seront à nouveau là, sur leur arbre.

Le vent leur soufflait dessus. Sur ces feuilles. Celles sur l'arbre en face de moi. Celles en forme d'éventail. Elles dansaient, chantaient la vie, mais elles ne quittaient pas leur arbre, pas encore. Le vent soufflait donc plus fort mais l'arbre les tenait fermement, il refusait de les laisser partir, alors il dansait avec elles, tous ensemble, ils dansaient dans le vent. Et tant pis pour le sol, tant pis pour l'hiver, tant pis.

Ils continueraient, ensemble, leur valse à la vie.

Keyla Torres

## La Fin

La rosée du matin vient tout juste de se déposer alors que la chaleur du soleil levant s'apprête déjà à la faire disparaître.

Laure ouvre les yeux à l'Aurore, se lève et laisse ses jambes la porter à la fenêtre de sa chambre. En face d'elle s'entremêlent, derrière les montagnes au loin, aux détails indistincts, un rose clair à peine éveillé et un bleu trop foncé prêt à s'en aller. La lumière, dont elle a rêvé toute la nuit, se reflète alors dans le miroir du lac. Comme tous les matins, son seul souhait, c'est de s'immiscer en elle, de plonger à l'intérieur de cette lumière presque divine tant elle est désirée, comme pour l'absorber et ne jamais la laisser s'échapper. Ses pas font grincer le parquet alors qu'elle quitte sa chambre, elle piétine sur quelques vieux vêtements, traînant dans les allées, avance pour quitter cette demeure sordide et qui l'écrase. Son pied nu manque de se cogner contre la table basse du salon. Elle y jette un coup d'œil furtif. Le bois, rongé par les années, sale d'inutilité, semble prêt à s'effondrer sur le parquet, tout comme le reste de cette maison sordide. Elle se demande souvent comment tout cela tient encore au-dessus d'elle, après la peine d'avoir perdu tout ce qui jadis avait rendu cette maison humaine, et elle s'endort tous les soirs en priant secrètement pour que le toit s'écroule sur elle, afin de lui épargner la souffrance du lendemain, le cauchemar d'être éveillée.

Dehors, les cailloux sont froids, ronds et lisses. Ils ne lui font pas mal. A vrai dire, il n'y a plus grand-chose qui lui fait mal. Elle descend les escaliers en pierre, qui ne sont plus empruntés que d'elle, elle pousse le petit portique, laissant son cœur l'amener là où sa tête la défend de s'aventurer.

Le sable blanc est humide, empli de coquillages pointus qui entaillent ses pieds. L'eau, refroidie par la nuit, entoure ses pieds tachés de rouge, les emporte avec elle. Elle lui monte aux chevilles, puis s'aventure jusqu'à ses mollets.

Puis, poussé par une sorte de force étrange, indéfinie, son corps se porte, presque tout seul, au centre du lac. Très vite, elle perd pied, et voit en dessous d'elle le noir des profondeurs s'assombrir. Elle parvient au centre de cette étendue immense, presque sorcière tant sa pureté semble impossible à se figurer. Là, elle attend. Quoi ? Elle l'ignore. Doucement, l'éclair de lumière devient de plus en plus fort, de plus en plus blanc, à tel point qu'elle a l'impression que si elle reste là, il la fera disparaître. Alors, elle ne bouge pas.

Soudain, l'eau se met à frémir en dessous d'elle, à s'affoler de plus en plus vite sur sa peau. Un tourbillon se crée autour d'elle, commence à l'avaloir. Il saisit d'abord son corps, puis creuse dans son esprit. Il trouve ses tourments, ses peurs, ses peines. Elles sont presque trop lourdes pour lui, mais il les prend quand même. Il s'empare d'elle.

La voilà s'enterrant au fond des eaux, écrasée par le soleil levé.

Elle sait que personne ne la regrettera, qu'est venu son tour, puis voilà. Et elle remercie ciel et terre d'avoir finalement exaucé son vœu.

Eléonore Fernandez

## L'Elfe

L'aube revient comme si elle n'était jamais partie. Elle revient pour éveiller ce petit coin magique caché entre collines et arbres. Là où le temps semble figé et les rêves pourraient se réaliser. Caché dans l'arbre, un petit elfe vient amener la touche imaginaire à ce petit coin de paradis. L'aube révèle ce qui se cachait durant la nuit. Les arbres se remettent à bouger, le vent à chanter et l'elfe sort de sa cachette. Les maisons ont l'air vide et sans vie mais c'est parce que l'elfe est le seul à se lever tôt. Il veille sur les petites maisons aux tuiles bleues. Les habitants ne le savent pas mais ils sont protégés. Certes, il est petit et paraît insignifiant, pourtant l'elfe est capable de grandes choses que même le plus fort des hommes serait incapable d'accomplir. Dans ce petit coin magique, la vie est calme et paisible. Les habitants prennent soin de la forêt comme si elle était l'un d'eux. Grâce à l'elfe ce coin de paradis vit en harmonie mais personne ne sait que tout fonctionne grâce à lui.

Tessa Tejerina

## Tableau en fuite

Le soleil lance ses derniers rayons, cris de détresse soulevés par les montagnes.

Elle glisse dans la boue, fuit entre les arbres.

Le lac pleure dans son dos, le ciel rougit de honte. Elle court, marche, tombe et grelotte. Le noir face à elle l'attire par sa promesse de liberté. Pacte étrange que la course à la vie. Se retournera-t-elle ? Peut-être. Mais le vent la pousse, hurle et pue. Il lui siffle à l'oreille et l'épouvante, lui donne une raison d'avancer.

Le tableau dans son dos n'est pourtant pas bien terrifiant. Équilibriste, le peintre de l'instant joue avec le silence des soirs d'argent. Les arbres retiennent le ciel au sol. Les montagnes s'enfoncent dans le lac, derrière le village qui s'endort à l'ombre des nuages gris. Il va bien finir par pleuvoir ! Même trempée par des larmes, elle ne s'abritera pas.

Elle s'est arrêtée finalement. Elle respire lentement, pour cacher qu'elle ne sait plus. Jamais, Jamais elle ne fera demi-tour.

Le cœur du tableau en paix bat dans le vide, voilà ce qu'elle fuit :

Un endroit où le temps a oublié d'avancer.

Loïc Gerard



## [Sans titre]

De cet arbre, je pouvais la voir, autrefois, sortir de la maison et faire le tour du village, parfois pour rejoindre les autres. En été, ses parents sortaient une petite table de bois pliante et de quoi la garnir pour le repas. Elle revenait, et, à trois, ils partageaient un repas face au lac. Des fois, leurs amis les rejoignaient.

Elle était souvent seule et aimait passer son temps à contempler le lac et son horizon flou ou à rester sous les arbres pour leur chaleureuse fraîcheur. Un jour, elle s'était allongée sous ce pin et s'était assoupie. Je m'étais approché d'elle pour la contempler de plus près, mais les branches sèches qui tapissaient le sol de la forêt avaient trahi ma présence. Sans bouger, elle avait ouvert les yeux et avait cherché du regard l'origine du craquement. Apeuré, j'avais regagné l'arbre, mais une frêle voix m'avait retenu :

- Attends, reste!

Je n'avais pas compris ce qu'elle avait dit, mais j'avais senti qu'elle n'était pas malveillante. Elle avait ouvert sa main qui me tendait une noisette.

- J'espérais que tu viendrais. Tiens, je l'ai prise sur la table à midi. Mes parents disent qu'on doit partir, ce n'est plus sûr ici. Je voulais te dire au revoir.

Je ne parlais pas sa langue, mais j'avais compris à la mélancolie de sa voix que je ne la reverrais pas. J'avais saisi la noisette qu'elle me tendait et avais chatouillé la paume de sa main de mes moustaches.

Le lendemain, personne ne sortit de cette maison, et aujourd'hui plus personne n'anime ce petit village à la lisière de la forêt. En hiver, il m'arrive de m'abriter sous le toit de cette grande et vide demeure. Parfois même il me semble entendre résonner les sons qui la peuplaient autrefois.

Valmont Mitterer

## Nuit volée

L'aube se lève, emportant avec elle l'obscurité et les frayeurs de la nuit. Le chant des oiseaux se mélange avec grâce aux clapotis de l'eau, formant une douce mélodie qui s'élève vers le ciel. La clairière commence alors lentement à reprendre de ses couleurs, éclairée par les premiers rayons qui rendent l'écorce des pins dorée et qui font étinceler les reflets de l'eau. A la lisière de la forêt, tout près du lac se tient une silhouette immobile, les yeux perdus quelque part au loin, survolant la brume et distinguant les premières montagnes. Elle profite des derniers instants, avant que le jour se lève et que la vie reprenne son cours et entraîne avec elle une longue série de tâches et de préoccupations. Elle s'assied au bord de l'eau, l'herbe est humide de la rosée du matin, mais pour le moment cela ne lui importe que peu. De toute manière, ses habits sont déjà salis par cette nuit. Elle l'a passée à marcher, à courir et à explorer, sans se soucier du noir qu'elle aurait normalement dû craindre. Maintenant, le brouillard du réveil rend son aventure plus réelle encore. Elle sait qu'elle va bientôt devoir rentrer. Lorsqu'elle pousse doucement la porte, le bois craque avec un son si familier qu'elle ne l'entend même plus. Elle a à peine le temps d'enfiler de nouveaux vêtements et de faire chauffer de l'eau pour le thé que la sonnette l'informe de l'arrivée de sa mère. Elle marche pour lui ouvrir, ses pieds la guidant avec des pas qui, cette nuit, l'emmenaient dans les courses les plus folles. Sa mère entre et s'installe. Elle boit son café lentement, en lui racontant les regrets de son frère et les problèmes de son père. Elle se demande si tout cela s'est réellement passé.

Mai Linh Nguyen

## Océan d'obscur

C'est calme. Trop calme pour un crépuscule. C'est la nuit qui se retire. Les arbres ont l'air de se réveiller. Les parois de bambou retiennent encore la nuit. L'abri respire lentement, vacillant entre les rêves qui s'achèvent. Les montagnes maintiennent l'obscurité, font mur aux flamboiements de la journée qui se lèvera quand même.

Depuis son haut branchage, le sage veille sur la vallée. Les hululements s'infiltrèrent par les fenêtres laissées entrouvertes. Il veille sur la nuit et connaît tous ses secrets. Puis la lumière l'éblouit et il se retire à son tour. Le hibou retourne à son trou.

A l'intérieur de la maison, le bruit d'une porte qui s'ouvre doucement. Trop doucement, comme secrètement. Les fissures du plancher de bois clair trahissent des pas délicats, discrets, presque volatiles. Refermant la porte de sa chambre, elle retrouve sa tunique de nuit et retire les baguettes ornées de fleurs de cerisier de ses cheveux. Elle verse quelques feuilles de thé dans une tasse et dans la brume qui s'échappe, se replonge dans les souvenirs des heures profondes de la nuit.

Sofia Natale

## Blood on the Leaves

Le temps est beau, il fait frais et on peut sentir l'odeur d'une belle mort dans les environs.

La brume du matin, c'est ce que préfère habituellement ce jeune homme, maintenant orphelin depuis un an déjà.

Il écoute *Strange Fruit* sur la vieille platine familiale, celle qui appartenait à ses parents.

Cette musique a toujours su comment le bercer.

Le froid et l'austérité environnants l'apaisent, il n'a toujours pas fait son deuil, hélas.

Ses parents lui manquent, chaque jour, son chagrin ne devient que plus grand.

Le soleil se couche, un silence règne aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de la chaleureuse maison.

La brise qui soufflait légèrement dans la journée n'est plus.

Si vous prenez le temps, depuis l'extérieur, d'observer d'une fenêtre l'intime du foyer, vous pouvez apercevoir le jeune homme dans une position confortable, assis sur son divan.

Lâchant prise et laissant, le temps d'un instant, ses problèmes et son chagrin sur le côté, il meurt dans sa mélancolie, trouve le repos éternel.

La solitude l'a emporté et personne ne viendra le déranger dans sa conviviale maison, où, si vous écoutez attentivement, résonnent les rires joyeux de ses hôtes.

Henriette Touré